

5^{c.} Journal du Lot 5^{c.}

ORGANE RÉPUBLICAIN DU DÉPARTEMENT

Paraissant les Mercredi, Vendredi et Dimanche

Abonnements

	3 mois	6 mois	1 an
CAHORS ville.....	»	»	8 fr.
LOT et Départements limitrophes.....	3 fr.	5 fr.	9 fr.
Autres départements.....	3 fr. 50	6 fr.	11 fr.

Les abonnements se paient d'avance
Joindre 50 centimes à chaque demande de changement d'adresse

Rédaction & Administration

CAHORS. — 1, RUE DES CAPUCINS, 1. — CAHORS

A. GOUESLANT, Directeur | L. BONNET, Rédacteur en chef

L'Agence HAVAS, 8, Place de la Bourse, est seule chargée, à Paris, de recevoir les Annonces pour le Journal.

Publicité

ANNONCES (la ligne).....	25 cent.
RÉCLAMES.....	50 —

Les Annonces judiciaires et légales peuvent être insérées dans le Journal du Lot pour tout le département.

COMMENT NOS TROUPES ONT REPRIS MULHOUSE

Les Allemands demandent à Bruxelles la modeste somme de.... 200 millions !

VOIR LES DÉPÊCHES AU VERSO

LA GUERRE

LA SITUATION

Pas de gros événements aujourd'hui ; mais on annonce, de source sérieuse, que la bataille est générale sur tout le front, de Bâle (Suisse) à Diest (Belgique), soit sur plus de 400 kilomètres !...

Nous touchons donc aux rencontres terribles qui, sans être absolument décisives, vont cependant dessiner l'avantage en faveur de l'un ou l'autre camp.

Nous avons une foi absolue en la valeur de nos armées et en celle de nos chefs et les résultats acquis, depuis le début de la guerre, nous permettent d'attendre ces formidables rencontres avec la plus grande confiance.

Plus que jamais cependant, il convient de s'inspirer des sages conseils donnés, ces jours derniers, par le Gouvernement.

Il serait fou de s'attendre à un succès général et complet sur tout le front de 400 kilomètres. Et s'il arrivait à nos troupes d'avoir le dessous sur certains points, il faudrait se garder de s'alarmer : le résultat final se fait attendre et ce résultat personne ne parait le mettre en doute !

En Belgique les Allemands continuent à passer la Meuse avec une facilité qui doit les étonner eux-mêmes ! Il n'y a pas lieu, en tout cas, de s'en inquiéter ; tant que la grande bataille n'est pas livrée, il n'y a rien de fait !

Dans un communiqué officiel belge d'avant-hier on pouvait lire :

« Il ne s'agit pas actuellement de manœuvrer ou de combattre seuls. La couverture de telle ou telle partie du pays, de telle ou telle ville devient secondaire ; la poursuite du but assigné à nos troupes dans le dispositif général devient prépondérante. Ce but ne peut pas être dévié ; les esprits les plus avertis ne peuvent le découvrir, étant donné le vague dans lequel restent avec raison les renseignements fournis au sujet des opérations. »

Ces paroles significatives, mûrement pesées par nos voisins dont l'état-major reste en étroit contact avec le nôtre, sont de nature à calmer l'émotion de ceux que surprendrait l'arrivée des Allemands à Bruxelles.

Comme l'écrivit le Temps : « La France a contracté envers la Belgique une dette de reconnaissance qu'elle ne laissera pas protester. Mais il faut attendre le résultat final pour en avoir la démonstration complète. »

C'est ce que nous disions ici-même, hier, en affirmant que l'apparente passivité des armées anglaises et françaises laissait supposer un plan toutouement mari... que nous n'avons pas à connaître.

Une fois de plus, attendons les événements, en toute confiance.

De la Russie nous arrivent des nouvelles réjouissantes.

Les armées Russes avancent, bousculant tout sur leur passage. Toutes les rencontres de nos alliés avec les Allemands se terminent par la défaite de ces derniers.

De Serbie les nouvelles sont plus réjouissantes encore, les Autrichiens, ces éternels vaincus, ont été écrasés par les vaillantes troupes serbes à Chabat...

Il est bien vrai qu'aucune honte ne sera épargnée au triste empereur François-Joseph !

Enfin, et ceci est gros de conséquences, l'Italie nous ouvre l'Adriatique. Les flottes Françaises et Anglaises vont sans doute, sous peu, opérer contre les côtes autrichiennes et on s'attend à des événements décisifs.

A noter que l'attitude de l'Italie prouve que cette puissance est en complet accord naval avec la France et l'Angleterre.

Constatons, en terminant, que la France, qui devait être envahie en moins de quinze jours, a rejeté hors des frontières toutes les troupes Allemandes. Sauf une petite enclave à Audun-le-Roman (entre Briey et Longwy) tout le sol français est débarrassé des hordes de Guillaume.

Contre les atrocités prussiennes

Le gouvernement de la République française a l'honneur de porter à la connaissance des puissances signataires des conventions de la Haye les faits ci-dessous exposés, qui constituent, de la part des autorités militaires allemandes, une violation des conventions signées le 18 octobre 1907 par le gouvernement impérial allemand.

Suivant rapport du 10 août 1914, transmis par le général commandant en chef de l'armée de l'Est, les troupes allemandes ont achevé un nombre important de blessés par les coups de feu tirés à bout portant dans le visage, ainsi que peut en faire foi la dimension de la blessure ; d'autres blessés ont été piétinés intentionnellement et labourés à coups de talon ; à la date du 10 août, les fantassins allemands, des Bavares, ont, dans la région de Barras, Harbouey, Montigny, Montreux, Parux, systématiquement incendié les villages qu'ils ont traversés, alors que, durant l'action, aucun tir d'artillerie, de part et d'autre, n'avait pu provoquer d'incendie ; dans la même région, ils ont obligé les habitants à précéder leurs éclaireurs.

Suivant rapport du 11 août 1914, transmis comme ci-dessus, les troupes allemandes brûlent les villages, massacrent les habitants, font marcher devant eux les femmes et les enfants pour déboucher des villages sur le champ de bataille (à Billy notamment, dans le combat du 10 août) ; ils achevent les blessés et tuent les prisonniers.

Le gouvernement de la République

que, en présence de semblables procédés, que réprovoque la conscience universelle, laisse aux puissances civilisées l'appréciation complète de ces faits criminels qui déshonorent à jamais un belligérant.

Les Allemands ont perdu un corps d'armée

D'après des renseignements officiels, le chiffre des pertes de l'ennemi devant Liège, tués, blessés et prisonniers, ne doit pas être inférieur à 28.000 ou 30.000 hommes, les trois quarts d'un corps d'armée.

La bataille devant Liège a donc été une très grande bataille perdue par les Allemands.

Les Allemands ont perdu 91 canons et 2 drapeaux

A la date de ce jour, les Allemands ont déjà perdu :

Vingt-quatre canons pris par les Belges, du 3 au 5 août, à Liège ;

Trois canons pris par les Français, à Mangiennes, le 11 août ;

Six canons pris par les Français, sur l'Othain, près de Spincourt, le 12 août ;

Douze canons pris par les Français, près de Schirmeck, le 16 août ;

Vingt-quatre canons pris par les Français, à Mulhouse, le 20 août ;

Dix canons pris par les Russes, à Stallupönen (Poméranie), le 17 août ;

Douze canons pris, à Gubinnem, à la même date.

Total : 91 pièces d'artillerie de campagne, sans compter les pièces d'artillerie lourde, des aéroplanes et des mitrailleuses en nombre indéterminé : 19 camions automobile.

En outre, les troupes allemandes ont perdu : deux drapeaux, que leur ont pris les Belges devant Liège ; un étendard de cavalerie (celui des hussards de la mort), que les Belges leur ont pris à Diest ; un drapeau que les Français leur ont pris à Saint-Blaise, le 15 août.

La Ruine des Allemands sera intégrale au Maroc

Tous les Français habitant le Maroc sont maintenant mobilisés, armés et équipés.

Les propriétés des Allemands, leurs terres, leurs maisons, l'argent qu'ils avaient en banque ont été saisis par les Français.

Ces jours derniers, un moto-car est arrivé à Rabat avec 250.000 fr. saisis à la poste allemande.

Un grand nombre de maisons de commerce tudesques sont durement éprouvées et seront même définitivement ruinées, car le Maroc était pour l'Allemagne un excellent marché.

D'autre part, elles avaient beaucoup vendu à crédit, et il est douteux qu'elles touchent jamais un centime.

« L'armée enfonce tout »

L'« Etoile belge » rapporte ce propos du général Pau : « L'armée que je viens de voir, a dit le général Pau, enfonce tout ! »

La Terreur allemande dans le Luxembourg

La terreur règne, des listes de suspects ont été fournies par des espions allemands. Les perquisitions domiciliaires et des arrestations arbitraires se succèdent sans recours possible. Plusieurs Français ou amis de la France ont été fusillés sans jugement.

L'espionnage sévit avec une intensité inimaginable. Il est à peu près impossible de correspondre avec l'étranger. Les nouvelles du théâtre de la guerre — et quelles nouvelles ! — sont communiquées exclusivement par les autorités militaires allemandes.

Les balles « Dum-Dum »

Ce n'est plus seulement sur les cadavres qu'on découvre les balles « dum-dum », qui, on le sait, éclatent dans la plaie, c'est encore dans les poches d'officiers allemands faits prisonniers.

L'un de ceux-ci est amené devant un de nos officiers interprètes qui l'interroge et le fait fouiller ; on découvre sur l'Allemand plusieurs balles « dum-dum ».

Avec une amoralité vraiment extraordinaire, cet officier paraît plutôt étonné de l'impression d'horreur qu'inspire cette découverte ; il ne déchantait que lorsqu'il apprend qu'il va passer en conseil de guerre.

C'est le généralissime lui-même qui a ordonné la comparaison devant le conseil de guerre afin de pouvoir envoyer au Kaiser le jugement motivé par lequel l'officier porteur de balles « dum-dum » sera condamné à être fusillé.

LEURS MENSONGES

Un journal de Bucarest publie une dépêche émanant de l'agence Wolf, qui passe en cynisme toutes les calomnies, répandues jusqu'ici par les Allemands contre les Français.

« Metz, 21 août. — Un médecin français, aidé par deux officiers français travestis, a essayé de contaminer un puits avec des vibrations du choléra. Il a été fusillé. »

Un espion lynché à Ostende

Un Allemand a été surpris au moment où il expédiait des pigeons voyageurs vers les lignes allemandes. Il a été tué immédiatement par la foule.

Comment furent capturés deux aviateurs allemands

Un habitant de Pont-à-Mousson a raconté dans quelles circonstances deux officiers aviateurs allemands ont pu être faits prisonniers.

Vendredi dernier il était environ 7 heures du matin, lorsqu'on aperçut un biplan allemand entre Norrey et Vandières.

Les postes français tirèrent aussitôt sur lui, une des balles traversa le réservoir et l'essence s'étant vidée, les aviateurs furent obligés d'atterrir.

Le biplan était monté par deux officiers qui furent aussitôt faits prisonniers.

On les conduisit en auto à Pont-à-Mousson, d'où ils furent dirigés sur le quartier général.

Le bombardement de Tirlemont

On confirme le bombardement de Tirlemont par les Allemands, dix maisons sont en flammes.

Nos aviateurs

Pégoud et Monternier, ce dernier comme passager, ont réussi un raid de trois cents kilomètres en territoire allemand partis dès l'aurore — nous ne dirons pas de quel endroit — mardi et mercredi, ils sont allés lancer sur l'ennemi, tout en faisant des observations extrêmement claires, des grenades, des bombes incendiaires et deux obus de 45. Grâce à leur tir précis, ils ont réussi à faire sauter deux convois très importants. Malgré la mitraille, ils effectuèrent à la lettre le programme qui leur avait été soumis. Quoique n'étant nullement garantis, ils eurent la hardiesse de descendre, à certains moments, à moins de 1.300 mètres et ne dépassent jamais 1.500 mètres. Leur appareil était, en effet, très lourd ; il emportait 360 kilos de charge utile, plus de quatre heures d'essence, d'huile, des projectiles, des carabines, « afin ; ajoute Pégoud, de tuer quelques Prussiens en cas d'atterrissage inattendu. »

La seule prudence des deux vaillants héros consista, au retour de Grevenmacher, où ils virèrent, à éviter Thionville, protégée par des obusiers contre avions qui portent à sept kilomètres. Les deux vaillants aviateurs ont reçu dans leur appareil 97 balles et deux éclats d'obus.

Donnons ici ce détail que le dirigeable « Fleurus » aurait fait sauter la gare de Trèves, en dépit de la mitraille qui fut dirigée contre lui.

CONTRE LES AFFAMEURS

M. Hennion, préfet de police, vient de prononcer la suspension et de proposer au ministre de l'intérieur la révocation de deux mandataires aux Halles, qui avaient présenté au visa du commissaire de police des télégrammes adressés en province et capables de nuire à l'approvisionnement du marché de Paris.

L'enquête se poursuit en vue d'établir l'étendue des responsabilités encourues. Les faits de cette nature, si le délit est juridiquement caractérisé, peuvent entraîner la comparution de leurs auteurs devant le conseil de guerre.

Les Autrichiens écrasés à Chabat

A la grande bataille engagée depuis samedi dernier entre Serbes et Autrichiens, au nord-ouest de la Serbie, entre les fleuves Drina et Save, sur le front Lioubova, Loznitza, Tzer, Chabat, prennent part plusieurs corps de l'armée autrichienne.

L'aile gauche des Autrichiens a été complètement défaite à Tzer ; des 6^e, 8^e et 28^e régiments autrichiens il n'est resté que quelques centaines de soldats qui ont été amenés à Nisch comme prisonniers de guerre.

Sur tout le front le combat dure encore.

L'archiduc héritier d'Autriche blessé

Le bruit court avec persistance, depuis mercredi, que l'archiduc héritier d'Autriche aurait été blessé.

Revue de la Presse

Les Allemands des Etats-Unis sont furieux contre la presse américaine qui puise ses informations ailleurs que dans les trop fameux communiqués de l'agence Wolff. Leur organe à New-York, la Staats Zeitung, résume leurs clameurs en accusant la presse américaine de « semer le grain du mensonge et de la haine ».

L'Evening Telegram répond ainsi à ces accusations :

« Si les Allemands de New-York s'imaginent que leur critique injuste et partielle de la façon dont les nouvelles sont données aura un effet quelconque sur nos méthodes d'information, ils se trompent largement. Les Allemands de New-York doivent se rappeler qu'ils ne sont pas en Allemagne, que la presse ici n'est sous le joug d'aucun despote et que les nouvelles qui ne plaisent pas au censeur allemand seront imprimées tant que les journaux seront publiés, que cela leur plaise ou non. »

Ces fils énergiques du vaderland, qui semblent n'avoir rien d'autre à faire que de s'épancher en opinions ridicules sur l'attitude de la presse américaine, ont pourtant, devant leur conscience, un devoir plus impérieux. Ce devoir, c'est de poser la plume et de saisir le fusil, de faire ce que les autres font en ce moment : se battre pour leur pays et leur drapeau !

Le New-York-Herald :

« Si l'Italie désire récolter tout le profit d'une entente avec l'Angleterre et la France, elle devra faire plus que donner à ces deux puissances toute liberté d'action dans l'Adriatique. Elle devra se mettre résolument à leurs côtés dans la lutte contre l'Autriche. L'Allemagne et l'Autriche ont follement provoqué la guerre, l'Italie commettra une grosse faute si elle ne fait pas maintenant le nécessaire pour libérer le territoire italien encore sous la domination de l'Autriche. Par cette occasion ne se présentera probablement pas de nouveau pour elle avant des siècles. L'Italie a un devoir plus impératif à remplir que celui qui consiste à rester neutre dans le conflit actuel. Ce devoir c'est de compléter son unité nationale et pour l'accomplir, elle doit entrer aussi en campagne contre l'Autriche et ne pas rester à l'écart attendant que les cailloux tombent toutes rôties dans la bouche. »

Le Radical, résumant le rapport du généralissime, dit que les Français sont en bonne posture, sur toute la ligne, puisque l'attaque allemande a été déjouée, et que l'Allemagne commence à être affamée.

Dans l'Homme libre, M. Clemenceau, sénateur, montre que jusqu'ici nous avons l'immense avantage du moral avec une satisfaisante supériorité d'une partie de notre armement. M. Clemenceau ajoute qu'en ce qui concerne le commandement supérieur, on ne peut faire aucune critique : la partie capitale de l'entreprise a été certainement conduite de façon à inspirer confiance.

Un peu plus de vérité

Plus les hostilités s'engagent, plus, semble-t-il, les renseignements devraient nous parvenir précis et complets sur la situation de nos armées, les divers engagements qui se produisent inévitablement tous les jours.

Or, le laconisme des dépêches continue : il devient même agaçant.

Aussi, nous applaudissons à l'article qu'écrivit M. Clemenceau dans l'« Homme Libre », article qui reflète bien l'opinion, le sentiment de toutes les populations dont l'anxiété grandit d'heure en heure.

« Aux armées, dit-il, ou dans la population civile, ce pays est en train de se sauver lui-même, comme il lui advint aux grands jours. Ce serait un crime de lui faire obstacle en ne lui permettant pas de se forger l'âme et le cœur dans la noble acceptation des épreuves. Veut-on donc qu'il se lance d'un brusque sursaut dans les aventures, le jour où il se croirait dupé ? C'est ce danger redoutable que je cherche à prévenir. »

M. Clemenceau est bien placé pour savoir la vérité sur ce qui se passe à la frontière : mais c'est au nom des populations qu'il parle, car il sait, — l'expérience l'a prouvé jadis — qu'on ne doit pas et qu'on ne pourra pas contenir dans l'énervement des esprits disposés à savoir, à connaître tout.

Nous souhaitons que la grande voix de l'éminent homme d'Etat soit entendue et que les populations de France si patientes, mais si intéressées, reçoivent la satisfaction à laquelle elles ont bien droit : connaître non pas toute la vérité sur le sort de nos armées, sur la situation de nos troupes, mais dans tous les cas, un peu plus de vérité que jusqu'à ce jour.

LOUIS BONNET.

Pour les blessés

Mme la Directrice de l'Ecole normale des institutrices de Cahors a adressé la lettre suivante :

Madame,

On installe actuellement à l'Ecole normale un hôpital temporaire qui doit ouvrir le 27 courant.

Nous avons à notre disposition une quantité suffisante de draps de lit, mais nous manquons d'oreillers, de couvertures, de linge de corps et de vieux linge pour les pansements.

Nous n'avons pas douté un instant que les Institutrices du Lot, élèves ou non de l'Ecole, ne soient disposées à nous aider à installer notre hôpital dans les conditions les meilleures et nous venons leur offrir l'occasion de participer dans la mesure de leurs moyens à l'œuvre de la défense nationale.

Nous vous prions donc de nous envoyer le peu de linge dont vous pouvez disposer personnellement ou que vous pourriez obtenir de la générosité de personnes de votre commune. La quantité la plus minime sera reçue avec reconnaissance. Nous vous prions seulement de lessiver et de repasser les diverses pièces, de les marquer au coton rouge et de les expédier à Mme la Directrice de l'Ecole Normale, hôpital temporaire n° 19, Cabessut, Cahors. Veuillez recevoir, Madame, etc., etc.

Liste des objets qui peuvent être envoyés :

Oreillers et taies, couvertures de laine, serviettes, chemises d'hommes mouchoirs, caleçons, gilets de laine ou de flanelle, chaussettes de laine, bonnets de coton, bretelles, pantalons, pantoufles, tabliers, vestes, vieux linges pour pansements (toile de préférence), vieux draps de lit.

Chaque pièce marquée H. 19.

Les produits Allemands

La Société Nationale des voyageurs et représentants de commerce français adresse aux journaux la lettre suivante :

« Permettez-moi, au nom de la Société Nationale des voyageurs et représentants de commerce français, d'appeler votre attention sur ce fait qu'il existe encore en France, dans toutes les maisons de commerce, des produits et affiches de produits allemands. »

« Par votre haute autorité, vous pourriez arriver à faire disparaître ces affiches et à faire boycotter (ce qu'a fait le roi d'Angleterre) les produits allemands. »

« Vous rendrez service au pays. »

« Veuillez agréer etc. — J. V. »

Aux anciens officiers qui veulent reprendre du service

Le ministre est saisi de très nombreuses demandes émanant d'anciens officiers rayés des cadres pour différents motifs : retraite, démission, etc., et qui désirent reprendre du service.

Ces demandes sont examinées avec diligence et il y est répondu avec autant de promptitude que le permet leur grand nombre.

Il y aurait avantage pour hâter la solution de ces affaires à ce que les intéressés indiquent d'une manière précise dans leur demande leur état civil, nom, prénoms, âge, etc., la situation civile qu'ils occupent, les services militaires qu'ils ont accomplis, tous renseignements de nature à faire retrouver facilement leur dossier dans les archives de la guerre.

Il est, en outre, nécessaire qu'ils joignent à leur demande un certificat établi par des médecins militaires et faisant ressortir s'ils sont physiquement aptes à un service actif, à un service sédentaire ou seulement aux services spéciaux du territoire.

Il sera tenu compte, dans la mesure du possible, des préférences qu'auront manifestés les intéressés au point de vue de l'affectation qu'ils désirent recevoir.

Ceux qui peuvent s'engager

C'est depuis hier, 21 août, que sont ouverts les engagements volontaires pour la durée de la guerre.

Peuvent contracter ces engagements :

1° Les Français âgés de dix-sept à vingt ans non inscrits sur les tableaux de recensement ;

2° Les Français appartenant aux classes de la réserve de l'armée territoriale non rappelés à l'activité ou libérés définitivement, en raison de leur âge, de toutes obligations militaires ;

3° Les Français qui ne sont pas astreints au service militaire par suite d'exemption, réforme, omission, etc., etc. ;

4° Les étrangers de toutes nationalités, mais seulement au titre de la légion étrangère.

Les engagés volontaires français ont le choix de leur corps dans la limite des effectifs réglementaires : ils doivent se présenter dans n'importe quel bureau de recrutement du territoire pour faire constater leur aptitude physique au service armé et l'engagement sera ensuite souscrit selon les formes légales.

Il est à prévoir que l'affluence des volontaires sera telle que l'effectif maximum imposé aux différents dépôts sera presque immédiatement atteint dans beaucoup de corps.

Mais ce ne sera là qu'un retard et les réductions d'effectifs que subiront les dépôts permettront de recevoir ultérieurement les engagements qui n'auront pu être accueillis dès le 21 août.

Convoi de malades

Samedi, à midi, est arrivé à Cahors, un convoi de militaires malades.

Ils ont été conduits à l'hôpital. Disons qu'aucun des évacués n'est atteint de blessures : la plupart souffrent de bronchite ou de fièvre.

Noyé

Vendredi soir, M. Léon Delpérier, fils de notre ancien regretté confrère, et beau-frère de M. Rougier, directeur du Réformateur du Lot, était allé à la pêche sur la rive gauche du Lot, en amont du pont de Cabessut.

Pris d'un étourdissement ou d'une faiblesse, croit-on, M. Delpérier tomba dans l'eau.

Son corps a été retrouvé samedi matin à quelques mètres du pont. Cette mort a provoqué une vive émotion à Cahors où M. Delpérier et sa famille comptent de nombreux amis.

Ses obsèques ont eu lieu samedi soir, à 5 heures, au milieu d'une nombreuse affluence.

Nous adressons à la famille du regretté disparu l'expression de nos très vives condoléances.

Séance de vaccination gratuite

Le Maire de la Ville de Cahors a l'honneur d'informer ses concitoyens que des séances de vaccination gratuites auront lieu à la Mairie de Cahors les 24, 25, 26, 27 et 28 août courant à 3 heures du soir.

Afin de prémunir les populations de Cahors et des sections rurales contre les atteintes de la petite vérole, il engage ses concitoyens à se présenter en grand nombre aux séances précitées.

Médecin Opérateur : M. Mendailles, Docteur.

Etat civil de la ville de Cahors Du 15 au 21 août 1914

NAISSANCES Noailhac Jeanne-Marie-Paule-Marie, rue St-James, 14. Cordé Pierre-Marie-Michel, rue J.-Vidal, 4. Pauthé Hélène-Henriette, rue Fondue-haute, 23. Jalaber Dominique-Robert, aux Graves de Labéraudie. Ladoux Rose, rue des Boulevards, 10.

MARIAGE Jarlan René, jardinier-proprétaire, et Sébal Rose, s. p.

DÉCÈS Rouquié Marie, épouse Gilbert, s. p. 72 ans, rue des Jacobins. Bugès Jean-Marie, 48 ans typographe, rue Neuve des Badernes. Barthélemy Henriette, 41 ans, Place de la Verrerie. Grossin Eugénie, épouse Roques, 58 ans, hospice. Rossignol Léonie-Jeanne, rue St-Namphaise, 4.

Bibliographie

Les Annales n'ont pas cessé de paraître. Elles publient, chaque semaine, un Journal de la Guerre, résumé exact des événements, précieux à consulter et à conserver : lettres du champ de bataille, vibrants articles du lieutenant-colonel Roussel, Maurice Barres, Gabriel Hanotaux, Ernest Lavisse, Henri Lavedan, Alfred Capus, Emile Faguet, Albert de Mun, Yvonne Sarcey, Adolphe Brisson, etc.

En vente chez tous les libraires, marchands de journaux, bibliothèques des gares.

Le numéro, 25 centimes. On s'abonne, 51, rue Saint-Georges, à Paris. Un an, 10 francs ; six mois, 5 fr. 50.

Le propriétaire-gérant : A. COUESLANT.

François-Joseph, le foudre de guerre

Air : Le Pendu.

François-Joseph d'Autriche-Hongrie Est au plus mal de temps en temps ; Toutes ses graves maladies, Refleurissent chaque printemps. Les sommités de chirurgie, Sur son corps battent des Ricords, On sonde ses reins, sa vessie, Et malgré ça, il n'est pas mort. } bis.

Lorsqu'en hiver un petit rhume, Fait couler son grand nez pointu, Si ses docteurs avec amertume, Nous annoncent qu'il est f...ichu, Le Kaiser, dès qu'on l'en informe, Met un crêpe à tous ses dolmans Et combine un chic uniforme Pour aller à l'enterrement. } bis.

Le lendemain première page, On peut lire dans les journaux, Qu'avec un fort bel équipage, L'Empereur chasse le perdreau, De Schoenbrunn nous vient la nouvelle, Qu'à la Bourse on traduit très bien ! Il va tous les jours à la selle, Et l'estomac autrichien. } bis.

Quand la couleur de ses urines, Est parfois d'un jaune douteux, Un docteur en son corps devine Un fibrome volumineux. Les princes de la chirurgie Parlent de disséquer son corps, Et partout en Autriche on crie : « C'est pas possible qu'il soit mort ! » } bis.

Le lendemain autre nouvelle : Nous lisons dans les Quotidiens, Ce parfait Empereur modèle Est parti pour l'air Tyrolien. On apprend de source certaine, Qu'encadré de ses favoris, L'empereur fait des Fyoriennes, } bis. Tir o lit, pan pan la Hou ri.

Les bruits de paix, les bruits de guerre, Troublent son tube digestif. On doit lui donner des clystères, Des bains de son, des purgatifs. Et quand l'émollient opère, De son trône, cet empereur, Dit : « O mon Dieu, sur cette terre, } bis. J'aurai connu bien des douleurs ! » } bis.

Aujourd'hui, ce foudre de guerre, Dans une voiturette à bras, Va voler vers notre frontière. Seigneur ! A Vienne que pourra. Les sujets de son grand empire Voyant partir ce malador, Ne pourront s'empêcher de dire : } bis. « Ah ! ce coup-ci, il est bien mort ! » } bis.

Armand LAGASPIE.

Dernière Heure

TÉLÉGRAMMES OFFICIELS

Paris, 22 août, 7 heures.

Les opérations en Lorraine et en Alsace

Nous avons annoncé, hier, d'après des dépêches sommaires, que nos troupes d'Alsace avaient réoccupé Mulhouse et que nos troupes de Lorraine, devant un ennemi supérieur en nombre, s'étaient repliées. On trouvera, ci-dessous, des détails sur ces deux séries d'opérations.

En Lorraine nos troupes se replient

On sait qu'après avoir reconquis la frontière, nos troupes s'étaient avancées, en Lorraine, sur tout le front, du Donon jusqu'à Château-Salins. Elles avaient refoulé, dans la vallée de la Seille et la région des Etangs, les troupes allemandes et nos avant-gardes avaient atteint Delme, Dieuze et Morhange.

Dans la journée d'hier, plusieurs corps d'armée allemands

ont engagé, sur tout le front, une vigoureuse contre-attaque. Nos avant-gardes s'étant repliées sur le gros, le combat a commencé, extrêmement vif. De part et d'autre, en raison de la supériorité numérique de l'ennemi, nos troupes, qui se battaient depuis six jours sans interruption, ont été ramenées en arrière. Notre gauche couvre les ouvrages avancés de Nancy, notre droite est solidement installée dans le massif du Donon. L'importance des forces ennemies engagées ne nous eût permis de nous maintenir en Lorraine qu'au prix d'une imprudence inutile.

Le succès français en Alsace

La reprise de Mulhouse. — Les pertes allemandes sont énormes

Les détails arrivés aujourd'hui sur l'occupation de Mulhouse montrent que nos troupes y ont obtenu un gros succès.

L'offensive, d'abord sur le front, Thann et Dannemarie ensuite sur Mulhouse, a été menée avec une extrême vigueur par un mouvement audacieux. Le général Pau, une fois maître de Thann et Dannemarie, a porté ses troupes à l'ouest de Mulhouse, laissant à l'ennemi la liberté de s'engager entre nos lignes et la frontière suisse, puis, par un deuxième effort, les Allemands ont été rejetés sur Mulhouse. En même temps que notre droite se portait sur Amtkuch, notre gauche s'est avancée dans la direction de Colmar et de Neuf-Brisach, menaçant la ligne de retraite de l'ennemi. Les Allemands ont été alors contraints d'accepter le combat qui a été des plus chauds.

Dans un faubourg de Mulhouse, à Dornach, notre infanterie a enlevé à la baïonnette 24 canons et fait plusieurs milliers de prisonniers. La lutte s'est poursuivie dans les rues de maison en maison.

Les pertes allemandes sont énormes.

Les Allemands repassent le Rhin

Continuant son succès, une partie de notre armée a occupé Mulhouse, tandis que tout le reste se rabattait sur Altkirch et forçait les Allemands à se replier vers le Rhin qu'ils ont passé en désordre.

Ainsi est atteint le but initialement fixé à nos troupes dans la Haute-Alsace : le rejet des forces allemandes sur la rive droite du Rhin.

En Belgique

Les Allemands avancent toujours. — 200 millions exigés de Bruxelles !...

En Belgique, le mouvement de retraite de l'armée belge a continué sans incident. Des forces de cavalerie allemande ont traversé Bruxelles se portant vers l'ouest. Elles ont été suivies par un corps d'armée. La ville a été frappée d'une contribution de guerre de 200 millions de francs.

Namur est partiellement investi et le feu de l'artillerie lourde a été ouvert vers midi.

Le mouvement vers l'ouest des colonnes allemandes continue sur les deux rives de la Meuse en dehors du rayon d'action de Namur.

La situation

Aucune nouvelle de Paris n'est encore parvenue en province, ce soir à onze heures.

Ce silence est anormal, et il serait évidemment préférable que le Gouvernement adressât tous les soirs, à heure à peu près fixe, le télégramme si impatiemment attendu par les populations.

Mais il serait excessif de conclure de ce silence que la situation s'est modifiée d'une façon fâcheuse.

Il est probable que l'action générale est engagée et que aucun résultat sérieux n'ayant pu être transmis à Paris, le Gouvernement ne peut d'aucune manière renseigner la province.

Nous en sommes précisément à cette période éternelle pour laquelle on a fait appel au calme du pays.

Jusqu'ici nos troupes et leurs chefs ont assez prouvé par leur ardeur, leur endurance et leurs qualités qu'on pouvait compter sur eux, pour qu'on leur fasse confiance.

Le résultat n'est pas douteux, mais dans une pareille lutte on ne saurait enregistrer chaque jour des victoires.

Sachons attendre !...

Le Journal du Lot a pris ses dispositions pour que sa vente soit assurée, tous les matins, à la première heure, dans toutes les communes des environs de Cahors.

Le Journal du Lot publie, dans chaque numéro, les dernières dépêches de la nuit.

DERNIÈRE HEURE

La grande bataille en Belgique est commencée.

Les Russes ont remporté une grande victoire sur les Allemands.

L'Angleterre a promis à la Belgique de l'aider pécuniairement.

LA FEMME DU GARDE-CHASSE

PAR GABRIEL RÉCIT

DEUXIÈME PARTIE

III

— Afin de bien commencer mon rôle de femme repentante, pour vous prouver que ma conversion est sincère, je vais prendre l'allure d'une épouse qui veut écarter d'elle tout soupçon.

Diane tendit le bras : — Vous apercevez, là bas, à cent mètres d'ici environ, cette charmille vêtue de chèvrefeuille ?

— Mes yeux sont braqués sur elle. — Eh bien, je vais diriger mes pas vers cet endroit, toute seule, comme il convient à une femme irréprochable. Quant à vous, vous m'y rejoindrez dans quelques minutes, en prenant des allées détournées.

— Pourquoi tant de précautions, maintenant ? N'est-ce pas aller d'un extrême à l'autre ?

— Ne faut-il pas que je débute dans

cette voie ? Le moment est au contraire bien choisi pour éviter les rancœurs, les suppositions fâcheuses si on avait la mauvaise pensée de nous observer.

— La guérison de votre passion malencontreuse a donc été foudroyante ?

— Comme avait été la tentation. Allons ! je m'échappe ! Et surtout ne manquez pas d'observer fidèlement mes prescriptions. J'y tiens essentiellement.

En quittant Robert, Diane exécuta de la main un geste de menace, tandis qu'un sourire énigmatique se figeait sur ses lèvres. Quelqu'un qui, de loin, eût observé la scène, pouvait interpréter son mouvement comme un ordre, comme la résultante d'une contrariété puissante, comme une défense expresse à être suivie.

Hélas ! incapable de dissimulation et de ruse, d'une franchise à toute épreuve, Robert ne pouvait douter de la bonne foi de la baronne, encore moins se méfier de la comédie qui se jouait et dont il était le principal acteur, devenant le bénévole artisan de son malheur.

Tandis que légère, à pas lents, Diane s'engageait vers le lieu du rendez-vous qu'elle venait de donner, Robert restait cloué à la même place, à la façon d'un amoureux déconforté qui voit s'enfuir, sans pouvoir la retenir, la dame de ses pensées.

— Je rêve, pensait-il ! Diane a repris le droit chemin... Du moins elle l'affirme avec un accent de conviction sans réplique... Puis-je douter de sa parole ? Non, certes. Elle n'a aucune raison de me tromper. Je suis enchanté de cette solution autant pour ceux qui m'environnent que pour moi-même. Mais quelle drôle d'idée tout de même. La suivre de loin en prenant le chemin des écoliers, c'est bizarre. Enfin ne cherchons pas à pénétrer ce mystère. Ce que femme veut... Mais vraiment je suis ridicule en parcourant ces allées en tous sens... Pourvu que personne ne m'observe ?

Et malgré lui, cédant à une force irrésistible à laquelle il ne pouvait se soustraire, durant le court trajet qu'il avait à effectuer, ses yeux interrogateurs fouillèrent vingt fois les fenêtres du château.

Il arriva enfin au but de son voyage, regardant à droite et à gauche comme s'il allait commettre une mauvaise action.

Diane, assise sur un fauteuil de jonc, releva vivement la tête, quitta son siège se croisant les bras en une pose qui pouvait être prise comme une invite à pénétrer auprès d'elle aussi bien qu'une défense expresse à franchir les limites du lieu où elle s'était isolée.

— Me voici, prononça Robert avec une intonation bizarre qui décelait le trouble de son esprit.

— Vous êtes bon d'être venu, dit Diane, et je vous remercie sincèrement. Cet entretien secret sera le dernier et j'espère bien que vous ne tiendrez pas rigueur de mes sottises algardes qui n'avaient pas le sens commun, je m'en rends parfaitement compte, maintenant que je me suis entièrement ressaisi.

— Le passé sera oublié, Madame... Personne ne connaîtra les choses que nous devons laisser dans l'ombre. Vous n'aurez à rougir devant personne, car en sortant d'ici, je le sens, je serai frappé d'amnésie complète.

— Merci, merci, Robert ! Vous assurez ainsi ma tranquillité et mon bonheur définitifs. Que de reconnaissance ne vous devrai-je pas ? Et si j'osais...

— Si vous osiez ? — Je vous embrasserais bien fort et amicalement sur les deux joues pour vous prouver que je n'ai envers vous aucun ressentiment et que mes coupables désirs se sont entièrement dissipés.

— Je ne veux pas vous éprouver à ce point, Diane. Mais, si vous le permettez, ce sera moi qui vous donnerai le baiser de pardon. Est-ce aussi votre façon de voir ?

— Mais comment donc ? Et dépêchez-vous... Surtout soyez chaste pour ce baiser vraiment fraternel. Nous sommes loin précisément des regards indiscrets et les importuns ne s'occu-

pent guère de notre conversation matinale.

Enhardi par les paroles de l'enchanteresse qui véritablement le transportaient, Robert, subissant l'ascendant de son caractère primesautier, prit délibérément la jeune femme par la taille afin de s'exécuter loyalement.

Etait-ce une illusion ? Robert crut que Diane se refusait, cherchant à se dérober après avoir cependant provoqué l'embrassade. Elle reculait la tête, tentant le jeune homme par un appel de ses yeux langoureux.

A cet instant précis, son pied glissa, malencontreusement sans doute, et il fallut que Robert la retint dans ses bras robustes pour empêcher de choir son corps palpitant. Il en profita pour donner à son aise le gage de réconciliation.

Le tableau était suggestif. Toute rouge, Diane se ressaisit, se dégagea, faisant des efforts surhumains pour ne pas laisser éclater le courroux qui grondait au fond de son être, pour ne pas crier vengeance de son amour dédaigné, de son orgueil cruellement blessé.

Elle ne put s'empêcher de murmurer :

— Voilà des baisers qui te coûtent cher. Des yeux avides et percants n'ont rien perdu de cette scène où la violence et l'impétuosité de l'attaque ont eu raison de ma défense qui a dû paraître désespérée.

Elle avait exécuté fidèlement la consigne de Marcel et deux témoins invisibles avaient assisté à ce coup de théâtre.

La jeune femme admirable comédienne, paraissait tout émue mais aussi bien joyeuse. Elle regardait Robert sur la figure duquel était peinte la joie la plus débordante.

Elle lui dit :

— Maintenant que j'ai obtenu l'absolution de mes fautes, je dois vous faire un aveu qui me coûte beaucoup.

— Un aveu ? En quoi consiste-t-il ?

— Voilà... Votre conduite chevaleresque à mon égard me met dans l'obligation de vous faire connaître en entier la folie de ma première mauvaise action.

Calme, présentant un nouveau danger, Robert formula :

— Achevez !

— Dès les premiers jours de mon arrivée, je tombai éperdument amoureux de vous. Garder ce secret au fond de mon cœur fut d'abord pour moi une impérieuse nécessité. Mais un jour, poussée par une force invincible, ayant pris une de mes photographies, j'écrivis au dos : « A toi, Diane, mon unique amour. Ta beauté m'aveugle. Je suis prêt à tout pour te conquérir. »

E avec une douleur admirablement feinte, Diane acheva :

(A suivre).